

Saut vertigineux

Ce texte constitue le volet poétique du diptyque qu'est le portrait de Nicolas, et que Baptiste Gillot et moi présentons ici.

...

L'eau ruisselle sur sa peau livide. Elle tombe en torrents à ses pieds comme s'écoule une pluie acide. Ablution habituelle après sa purge rituelle, il cherche par le jet brûlant à chasser sa honte somnicide. Par peur de se mettre à nu, il doit se dénuder ; il arrête l'eau, mais en sortant il ne regardera pas son reflet. Toutes les traces de sa purge disparaissent dans les conduits, mais dans son âme malade vivra toujours l'anorexie.

...

Manteau long, voiture rouge, visage juvénile ; jeune homme des beaux quartiers, Nicolas ne paraît qu'un parmi une multitude. Le regard vague, il n'appelle pas le regard, mais sous son long manteau, il dissimule adroitement sa turpitude.

Il a les doigts fins, effilés, habiles, habitués à tâtonner vers ses entrailles pour lui faire rendre ce qu'ils lui ont donné ; avec les années, ils ont appris à faire leur saut vertigineux, celui qui secouera son corps et embuera ses yeux. Les cigarettes donnent à sa voix une couleur atypique, et sa gorge incisée chante sa mélodie mélancolique. Quand il s'arrête, l'air est lesté par la douleur qui s'entête et qui laisse dans son sillage un visage marqué par la tempête.

Ses joues creuses, ses traits émaciés, sa silhouette infantile sont les cicatrices indélébiles d'une vie mouvementée ; jeune homme intranquille, jeune âme tourmentée, locataire d'un corps saturé, amaigri, fracturé, trop vétuste pour si peu d'années.

Sous l'eau chaude, il s'efforce tant bien que mal de laver ses blessures, mais le corps qu'il cache sous son long manteau garde ses meurtrissures.

...

Il était une fois un enfant, garçonnet obéissant, savourant les premiers fruits du bonheur des insoucians. Enfançon menu, petit homme au corps ténu, mais qui puise parmi les siens l'ardeur de ceux qui sont vivants. Et pourtant, c'est au sein même de son foyer qu'elle sera étouffée, dans une fratrie devenue instable, il se sent délaissé, on lui intime de s'amoinrir, il se sent suffoquer, face à un frère-tyran on obéit, et lui, il s'estompe, il s'efface. Les années passent, mais on continue à se cacher, à oublier, à ignorer, on lui dit : « *Prends pas trop de place* ». Il ressent trop d'iniquité, mais ravale son acidité et il s'éteint, il s'estompe, il s'efface.

S'achève l'enfance, mais s'entête l'abattement : nouvelle école, nouveau décor, nouveaux tourments. Trop différent, il ne parvient pas à prendre sa place ; trop de critiques sur le physique, ça l'angoisse. Et puis un jour, l'injure fuse. « *T'es gros* ». Pluie diluvienne. Elle n'était même pas pour lui, mais c'est assez pour que la folie le prenne. Quelque chose bascule dans sa tête. Sa manie, sa seule quête devient l'image de son corps, et la perfection, sa liaison secrète, son amour passionnel ; ça en devient irrationnel, obsessionnel. Et puis un soir, il est

seul au monde et abattu, et ses doigts s'animent de désespoir et plongent vers l'inconnu. Ils s'unissent à ses entrailles et il atteint l'euphorie, il est asservi à sa folie. Les liqueurs de son corps coulent à flots, jusqu'au jour où : 1 m 41, 20 kilos.

Coup de grâce, on prend sa destinée en main. Il tente de résister en vain, mais son corps porte déjà trop de traces. Au milieu des médecins, il dépérit, les forces l'ont déserté ; personne n'entend ses cris, il se sent séquestré. Personne pour lui ressembler, personne pour saisir sa douleur ; alors à nouveau il doit s'effacer comme s'effacent ses couleurs. On tentera de lui faire reprendre de force ce qu'il a rejeté, mais la douleur attise et rembrase sa folie débridée. Son corps crie à l'aide, mais il veut l'ignorer, il ne veut pas de leurs remèdes, tout ce qu'il veut c'est rentrer. Esseulé, isolé, privé des siens qu'il a haïs pourtant ; dans les lettres qu'il leur adresse, la détresse transpire de son écriture d'enfant.

« Je crois que j'ai vu dans la pharmacie la sonde de gavage. » « Je vous l'implore, faites-moi sortir d'ici. » « Vous me manquez énormément. » « Ne dites pas un mot de ce que j'ai écrit aux médecins ni à personne. » « Être coupé du contact des autres durant la journée et devoir rester en chambre tout le temps devient dur ». « Là où je suis, je n'ai plus aucun plaisir. » « Ils m'ont placé cette foutue sonde. » « Le fil se sent très fort dans ma gorge. » « Si je n'ai pas repris assez, je ne peux plus envoyer ni recevoir de lettres. »

...

Dix ans ont passé, Nicolas a grandi. Et derrière lui, les jours les plus sombres de sa courte vie. Des jours obscurs, des jours d'oubli, des jours funestes ; des jours d'exil, où il exhale le maigre souffle qu'il lui reste.

Aujourd'hui, jeune homme solitaire, jeune âme esseulée, vestiges de cet âge sans prise sur sa destinée où on le soignait loin des autres comme une personne qu'on ne s'explique pas, comme un homme qui détonne, comme une femme qui ne l'est pas, car peu d'entre eux assimilent qu'il n'y ait pas que des « elles », que son mal est réel même si on l'appelle « il » ; que le mal qui l'habite ne connaît pas les femmes, ne reconnaît pas les hommes, ne connaît que les âmes.

Sans cesse entouré par celles qui semblent ses semblables, mais souvent seul et solitaire, car son cas semble invraisemblable, il attend avec espoir de croiser le chemin d'un de ses pareils, pour traverser ensemble, main dans la main, toutes ces longues nuits sans sommeil. Et il sait, il sent qu'il n'est pas seul dans ces nuits, parce que pour neuf d'entre elles il y en a un comme lui. Mais où est-il, cet ami, ce confident qu'il cherche sans cesse ? Les jours passent, et il nourrit toujours l'espoir qu'il apparaisse.

Il attend, et entretemps, il vit sa destinée seul, seul face à celle qui l'a tant tourmenté, et pourtant, elle est là, toujours à ses côtés, ils marchent côte à côte, jamais l'un sans l'autre, à jamais liés. Il sait qu'il ne guérira pas, il sait qu'il n'y a pas de remède, qu'il ne domptera jamais cette bête sauvage qui le possède, il sait qu'un jour elle bondira, laissant déferler sa rage, mais il la salue et savoure l'accalmie jusqu'au prochain orage.

La parole le soulage, « *c'est comme un exutoire* », alors il se livre et il exprime cette intimité profonde de son histoire. Sans honte, sans peur, sans masque, il fait la lumière sur cette folie qui est la sienne, cette folie ivre et fantasque. La transparence l'apaise, il la veut claire, il la veut franche, et alors son âme s'ouvre, se découvre, se vide et s'épanche.

Il n'y a qu'à eux qu'il ne dit rien, eux qui l'ont vu grandir, mais eux qui n'ont pas voulu voir son âme et son corps se détruire. Face à leurs questions, il garde le silence, il se souvient de sa détresse et de leur faiblesse dans son enfance. À leur contact, la bête bondit, elle se déchaine et l'entraîne vers le fond et la folie, car demeure sa rancœur pour ces heures en enfer, pour ces heurts, pour ses pleurs, pour leur peur, et pour son frère.

...

Ses doigts plongent vers sa gorge, son hoquet résonne sur le carrelage. Son corps se convulse et la douleur chasse les couleurs de son visage. Le suc qu'il crache se tache de carmin, le souffle court, il se relève et enlève la bile de ses mains. Puis il sort laver son corps désormais vide. Dans sa bouche, il sent encore le goût des humeurs acides. Après son rituel, il se purifie sous le jet brûlant, et il laisse l'onde calmer sa honte et ses blessures d'enfant.